

# La Montagne entre nous

Charles Martin

# La Montagne entre nous

*Traduit de l'anglais (États-Unis)  
par Alexandra Forterre*



Titre original : *The Mountain Between Us*

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, les personnages, les lieux et les événements sont le fruit de l'imagination de l'auteur ou utilisés fictivement. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou mortes, serait pure coïncidence.

Originally published in the United States by Broadway Books, an imprint of the Crown Publishing Group, a division of Penguin Random House, New York, in 2010. This translation published by arrangement with Three Rivers Press, an imprint of the Crown Publishing Group, a division of Penguin Random House LLC.

Published in association with Yates & Yates, LLP, attorneys and counselors, Orange, CA, [www.yates2.com](http://www.yates2.com)  
© Charles Martin Inc., 2010.

© Presses de la Cité, un département de Place des éditeurs, 2017, pour la traduction française.

© À vue d'œil, 2017, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0172-3

ISSN : 2555-7548

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

[www.avuedoeil.fr](http://www.avuedoeil.fr)

[www.facebook.com/editionsavuedoeil](http://www.facebook.com/editionsavuedoeil)

*Pour Chris Ferebee*

## Prologue

*Tiens...*

*Je ne sais pas quelle heure il est. Ce truc devrait enregistrer. J'ai ouvert les yeux il y a quelques minutes. Il fait toujours nuit. Je ne sais pas combien de temps je suis resté inconscient.*

*La neige s'engouffre par le pare-brise. Elle a gelé sur mon visage. Du mal à cligner des yeux. L'impression d'avoir de la peinture séchée sur les joues. Sauf que ça n'en a pas le goût.*

*Je grelotte... J'ai du mal à respirer. Comme si quelqu'un était assis sur ma poitrine. Me suis peut-être cassé deux ou trois côtes. Un poumon affaissé, qui sait ?*

*Le vent souffle sans relâche sur le fuselage de la queue, ou ce qu'il en reste. Au-dessus de moi, quelque chose frotte sur le plexiglas – une branche ? Comme un crissement de craie sur un tableau noir. Un air glacial entre aussi par-derrière. Là où se trouvait la queue.*

*Ça sent l'essence. Les deux réservoirs d'aile devaient être pleins.*

*Je crois que je vais vomir.*

*Une main pèse sur la mienne. Les doigts sont froids. Calleurs. Une alliance, aux bords élimés. C'est Grover.*

*Il est mort avant que nous touchions la cime des arbres. Je ne comprendrai jamais comment il a réussi à poser ce coucou sans me tuer moi aussi.*

*Au décollage, il devait faire moins dix au sol. Et maintenant... encore plus froid. Quand Grover a décroché, on devait être à onze mille cinq cents pieds. Plus ou moins. Le panneau de commande est devenu noir. Les écrans se sont brouillés. Le GPS n'arrêtait pas de s'allumer et de s'éteindre.*

*Il y avait un chien. Tout en muscles et en crocs. Poils très courts. À peu près de la taille d'une huche à pain. Il respire en faisant un bruit de tuyau qu'on ramone. Monté sur ressorts. Attends...*

*— Hé, là... Non. Pas ici. D'accord, tu peux lécher, mais ne saute pas. Comment tu t'appelles ? Tu as peur ? Moi aussi.*

*Je ne me souviens pas de son nom.*

*Je reviens à moi... Combien de temps a duré le trou noir ? Il y a un chien. Blotti entre mon manteau et mon aisselle.*

*Je t'ai déjà parlé de lui ? Je ne me souviens pas de son nom.*

*Il tremble de froid, la peau autour de ses yeux frémit. Quand le vent hurle, il se redresse d'un bond et grogne.*

*Mes souvenirs sont vagues. On discutait, Grover et moi, il pilotait, virant peut-être à droite. Je voyais une myriade de loupottes bleues et vertes sur la console, et en dessous, un tapis d'obscurité, sans une lumière à des kilomètres à la ronde, et... il y avait une femme. Elle essayait de rentrer chez elle pour retrouver son fiancé et assister à un dîner de répétition. Je verrai.*

*... Je l'ai trouvée. Inconsciente. Pouls rapide. Les yeux gonflés et fermés. Les pupilles dilatées. Sans doute commotionnée. Plusieurs entailles au visage. Certaines auront besoin d'être suturées. Épaule droite déboîtée et fémur gauche cassé. La fracture n'est pas ouverte, mais la jambe n'est pas dans son axe normal et le pantalon est*

*serré. Il faudra réduire tout ça... quand j'aurai retrouvé mon souffle.*

*... Ça se refroidit. La tempête nous a finalement rattrapés. Si on ne se couvre pas, on sera morts de froid avant l'aube. Demain matin, je m'occuperai de sa fracture.*

*Rachel... Je ne sais pas combien de temps il nous reste, je ne sais pas si nous nous en sortirons... mais... je retire ce que j'ai dit. J'avais tort. J'étais en colère. Je n'aurais jamais dû dire ça. Tu pensais à nous. Pas à toi. Je m'en rends compte à présent.*

*Tu as raison. Depuis le début. On a toujours une chance.*

*Toujours.*



Aéroport de Salt Lake City  
(Douze heures plus tôt)

Il faisait vraiment moche. Un mois de janvier gris et morne qui n'en finissait pas. À la télé, un type assis dans un studio à New York parlait de « purée de pois ». J'appuyai mon front à la vitre. Sur le tarmac, des hommes en combinaison jaune conduisaient des chariots à bagages qui serpentaient autour des avions, soulevant des bourrasques de neige qui tourbillonnaient dans les gaz d'échappement. À côté de moi, un pilote fatigué s'assit sur sa valise de vol en cuir, casquette à la main – espérant encore rentrer chez lui et dormir dans son lit.

À l'ouest, les nuages occupaient la piste. Visibilité proche de zéro. Mais, selon le vent, cela allait et venait. Petites fenêtres d'espoir. L'aéroport de Salt Lake City est cerné de montagnes. À l'est, les sommets enneigés percent les nuages. J'aime la montagne depuis toujours. L'espace

d'un instant, je me demandai ce qu'il y avait de l'autre côté.

Mon vol était prévu pour dix-huit heures sept, mais à cause des reports successifs on s'acheminait vers un vol de nuit, avec une arrivée au petit matin, les yeux rouges de sommeil, obligé d'enchaîner sur une journée de boulot. Si l'avion décollait. Agacé par le « retardé » qui clignotait sans fin sur les panneaux, je m'assis dans un coin à l'écart, contre un mur. Je posai les dossiers de mes patients sur mes genoux et commençai à dicter mes comptes rendus, diagnostics et prescriptions à un dictaphone numérique. Ils concernaient des patients que j'avais vus la semaine précédant mon départ. Je soigne des adultes, mais il s'agissait pour la plupart de dossiers de mineurs. Voilà des années de ça, Rachel, ma femme, m'avait convaincu de me spécialiser dans la médecine du sport pour les enfants. Elle avait vu juste. Je détestais les voir entrer en boitant, et adorais les voir repartir en galopant.

Il me restait encore du travail à faire, or le voyant rouge de mon dictaphone indiquait une batterie presque vide. J'allai donc à la boutique

du terminal, où on pouvait acheter deux piles pour quatre dollars, ou douze pour sept dollars. Je tendis sept dollars à la dame, changeai les piles de mon appareil et glissai les dix restantes dans mon sac à dos.

Je revenais d'un congrès médical à Colorado Springs, où l'on m'avait invité à intervenir sur le thème : « Au carrefour de l'orthopédie pédiatrique et de la médecine d'urgence. » Nous avons couvert les procédures d'urgence et les différentes façons de se comporter au chevet d'enfants effrayés. L'endroit était magnifique, le colloque répondait à plusieurs de mes besoins en formation continue et, plus important, il me donnait une excuse pour randonner quatre jours dans les Rocheuses, près de Buena Vista, dans le Colorado. En fait, c'était un voyage professionnel qui satisfaisait ma passion de la randonnée. De nombreux médecins s'achètent des Porsche, de grandes maisons, deviennent membres de country clubs dont ils profitent rarement. Moi, je fais de longues balades sur la plage et des courses en montagne quand il y a des sommets dans les parages.

J'étais parti depuis une semaine.

Mon vol de retour depuis Colorado Springs impliquait une correspondance à Salt Lake City. Les voyages en avion ne cessent de m'étonner : repartir vers l'ouest pour se rendre dans l'est... La foule dans l'aéroport s'était clairsemée. À cette heure, un dimanche, la plupart des gens étaient chez eux. Ceux qui restaient dans le terminal attendaient près de leur porte d'embarquement ou prenaient une bière au bar en grignotant des nachos ou des ailes de poulet tex-mex.

C'est sa démarche qui attira mon regard. La jambe fine, l'allure décidée, gracieuse et cadencée à la fois. À l'aise et sûre d'elle, bien dans sa peau. Un mètre quatre-vingts, brune et séduisante, mais naturelle. La trentaine peut-être. Les cheveux courts. Elle faisait penser à Winona Ryder dans *Une vie volée*. Ou à Julia Ormond dans le remake de *Sabrina* avec Harrison Ford. Chic discret, le style que toutes ces filles de Manhattan paient une fortune pour acquérir. Mais pas elle, j'en aurais mis ma main au feu. Ou alors elle donnait le change, genre ça n'a rien coûté.

Elle s'avança, passant la foule en revue, avant de s'arrêter non loin de moi. Je l'observais du

coin de l'œil. Tailleur-pantalon sombre, attaché-case en cuir et bagage à main. Elle avait l'air de rentrer d'un déplacement éclair. Elle posa ses sacs, renoua les lacets de ses baskets Nike puis, scrutant le terminal, s'assit par terre et fit des étirements. Son front, sa poitrine et son ventre touchaient sa cuisse et le sol entre ses jambes. J'en déduisis qu'elle avait déjà fait ça. Elle avait des jambes musclées, comme une prof d'aérobic. Après s'être étirée quelques minutes, elle sortit plusieurs blocs jaunes de son attaché-case, feuilleta quelques pages de notes et commença à taper sur son ordinateur portable. Ses doigts bougeaient aussi vite que les ailes d'un colibri.

Après quelques minutes, la machine bipa. Elle fronça les sourcils, coinça son stylo entre ses dents, se mit à chercher une prise. Il y en avait une de libre à côté de celle que j'utilisais.

— Ça ne vous gêne pas si je branche la mienne ? me demanda-t-elle, prise de secteur en main.

— Du tout.

Elle brancha l'appareil et reprit sa place, assise en tailleur, son ordinateur par terre, ses